

Jeff Love & Jeffrey Metzger (éd.), *Nietzsche and Dostoevsky: Philosophy, Morality, Tragedy*, Evanston (Illinois), Northwestern University Press, 2016, 264 p. – ISBN 0810133962

Dans le champ des études comparatistes, il existe des parallèles que d'aucuns jugeraient peut-être épuisés tant ils ont fait couler d'encre. Ce serait néanmoins oublier que chaque époque situe son objet de recherche sur un horizon herméneutique qui lui est propre, ce qui tend à justifier l'aspect résolument « intempestif », au sens de l'allemand *unzeitgemäß*, des questions que continue de nous poser à nous, lecteurs contemporains, le dialogue engagé il y a plus de cent ans par Fiodor Dostoïevski et Friedrich Nietzsche. Dirigé par Jeff Love et Jeffrey Metzger en 2016, l'ouvrage collectif *Nietzsche and Dostoevsky: Philosophy, Morality, Tragedy* rassemble huit études qui contribuent au renouvellement de ce parallèle devenu incontournable dans l'histoire des idées modernes. Dès les premières pages, les auteurs viennent s'inscrire dans une vieille tradition critique qui remonte, en Russie, à la dernière décennie du XIX^e siècle. Il suffit de mentionner les noms de Soloviov, Rozanov, Berdiaev et Merejkovski pour rappeler au lecteur la centralité de ce compagnonnage dans le renouveau prérévolutionnaire de la pensée russe. Le choix du titre reprend d'ailleurs, sous une forme inversée, celui d'un célèbre ouvrage de Lev Chestov, *Dostoïevski et Nietzsche : Philosophie de la tragédie* (SPb., 1903). Quant au sous-titre tripartite, celui-ci semble plutôt rendre hommage à la monographie de Viatcheslav Ivanov, *Dostoïevskij: Tragödie-Mythos-Mystik*, publiée à Tübingen en 1932. Un deuxième moment s'impose néanmoins dans le récit d'une telle réception croisée : après la Seconde Guerre mondiale, ce sont les philosophes existentialistes qui ont en effet contribué à l'internationalisation de ce parallèle tout en désignant Nietzsche et Dostoïevski comme les deux prophètes incontestés des convulsions du XX^e siècle.

Slavica Occitania, Toulouse, 49, 2019, p. 395-398.

Réaffirmé en ce début de XXI^e siècle, le succès ininterrompu d'un tel rapprochement doit beaucoup, comme on sait, aux déclarations enthousiastes de Nietzsche lui-même. Dans la plus célèbre d'entre elles, le philosophe reconnaît Dostoïevski comme le « seul psychologue qui ait eu quelque chose à [lui] apprendre » (*Crépuscule des idoles*, « Divagations d'un "inactuel" », § 45). La plupart des articles reviennent ainsi sur les étapes d'une découverte qu'il faut bien dire à *sens unique*, l'auteur des *Frères Karamazov* n'ayant, pour sa part, jamais lu une seule ligne de Nietzsche. Six ans après la mort de Dostoïevski, le philosophe allemand trouve par hasard sur l'étal d'un libraire de Nice le premier texte du romancier russe qu'il lira en français. Cette scène fameuse, comparée par Nietzsche à sa découverte de Stendhal ou à celle tout aussi inopinée de Schopenhauer, se passe durant l'hiver 1887, soit deux ans avant l'accident de Turin dont la ressemblance avec le songe de la jument dans *Crime et châtiment* a été maintes fois soulignée par les biographes. Intitulé *L'Esprit souterrain*, ce premier livre providentiel se présente comme un texte assez hétéroclite : il s'agit en effet d'une adaptation, réalisée par les traducteurs Ély Halpérine-Kaminsky et Charles Morice, de deux récits autonomes, *La Logeuse* et *Les Carnets du sous-sol*. Cette lecture primordiale justifie la place allouée au récit de 1864 dans les différentes études réunies dans ce recueil. L'article de Jeffrey Metzger propose en effet un exercice de *close reading* : son commentaire détaillé des premières pages du *Sous-sol* s'appuie sur la première dissertation de *La Généalogie de la morale* pour montrer comment la psychologie du ressentiment préside, chez les deux auteurs, aux processus d'évaluation. Faisant écho à cet article, Edith W. Clowes s'intéresse elle aussi à la critique de la volonté rationnelle qui est commune à Nietzsche et Dostoïevski. Sa lecture croisée de ces mêmes textes insiste sur la proximité de deux métaphores spatiales : celle du « sous-sol » (« *podpol'e* ») et de la « cave » (« *keller* »¹). Ces deux allégories lui paraissent devancer la pensée de Freud en esquissant une première topique de l'inconscient psychique.

Si sa lecture relativement tardive de Dostoïevski marque profondément les dernières œuvres de Nietzsche, il ne faudrait pas non plus négliger l'importance de certains médiateurs qui ont, en quelque sorte, préparé la révélation de ces affinités électives. L'article de Geoff Waite et Francesca Cernia Slovin s'intéresse au rôle de Natalia Herzen, fille de l'écrivain et publiciste Alexandre

1. *La Généalogie de la morale*, I, § 14.

Herzen, demandée en mariage par Nietzsche en 1877. Leur étude met aussi en lumière la figure fascinante de Vera Zassoulitch, étudiante nihiliste proche de Natalia mais aussi de Sergueï Netchaïev. Les deux auteurs se penchent enfin sur l'intervention de deux critiques : le danois Georg Brandes et l'allemand Joseph Viktor Widmann. Après la découverte de *L'Esprit souterrain*, Nietzsche lit de nombreuses œuvres de Dostoïevski, à commencer par les *Carnets de la maison morte*, auxquels il fait allusion dans *Le Crépuscule des idoles*, mais aussi *Crime et châtiment*, *Les Démons* et peut-être même *L'Idiot*. Ce sont ces trois « grands » romans qu'analysent prioritairement les études de ce recueil, sans pour autant négliger le testament des *Frères Karamazov*, que Nietzsche n'a jamais mentionné. Les articles se concentrent sur les thèmes du « pessimisme » (Dienstag), du « nihilisme » (Gillespie) ou encore du « crime » (Cernia Slovin et Waite), bientôt hissés par Nietzsche au rang de véritables concepts dans le cadre de sa philosophie. Chaque auteur s'attache à mettre en lumière les convergences et les différences qui permettent d'affiner la construction du parallèle entre les deux frères ennemis. Si Nietzsche et Dostoïevski dénoncent d'une même voix la tradition cartésienne, les mirages de la raison instrumentale et l'hypertrophie de la réflexivité moderne, leurs visions se séparent assurément lorsqu'il s'agit de diagnostiquer, au sens médical, le processus de sécularisation des sociétés occidentales. C'est sur l'héritage de la morale chrétienne et sur le sens du mouvement d'autodéification de l'homme qu'achoppe définitivement le compagnonnage de Nietzsche et Dostoïevski. L'article de Joshua Foa Dienstag dissipe toute illusion : il file la métaphore du penseur marchant aux côtés de son ombre, le fantôme de Dostoïevski ne réussissant jamais à combler l'extrême solitude du philosophe pessimiste.

S'intéresser à l'histoire de ce couple emblématique du dialogue entre littérature et philosophie à la fin du XIX^e siècle implique aussi de prêter attention aux affinités esthétiques et formelles qui unissent les œuvres de ces deux écrivains, même si ces affinités ne sont pas toujours évidentes. Outre la circulation de certaines métaphores, l'article de Jeff Love montre que les romans de l'un et les fragments poético-philosophiques de l'autre procèdent en vérité d'une même crise de la narrativité. Dans le monde post-narratif qu'habitent Nietzsche et Dostoïevski, la volonté du sujet doit faire face à l'indétermination la plus totale, qui peut prendre la forme de l'Éternel Retour du Même. Roman et philosophie permettent dès lors, chacun à leur manière, de modéliser, voire de reconfigurer l'action humaine. Cet intérêt pour le pouvoir *reconfigurant* de

l'intrigue romanesque se retrouve dans l'étude d'Ilya Kliger. Ce dernier s'appuie sur les analyses faites par Nietzsche de la tragédie pour mettre en lumière la parenté de deux « imaginaires historiques ». Kliger croit reconnaître dans la composition dostoïevskienne une tension entre représentation et *pathos*, déjà présente dans les descriptions nietzschéennes de la tragédie grecque. Cette tension rend sensible, selon le philosophe, le conflit des courants apollinien et dionysiaque. Finalement, l'ouvrage vient remettre en perspective la notion de « roman-tragédie », forgée par Viatcheslav Ivanov au début du XX^e siècle. Dans le prolongement des réflexions d'Ivanov, Kliger interroge les représentations de la communauté nationale qui sous-tendent cette notion tandis que l'article de Dmitri Nikulin vient, quant à lui, affiner la description des éléments mythologiques qui traversent le corpus dostoïevskien.

Dédié à la mémoire de J. Michael Holquist, grand spécialiste de Dostoïevski et introducteur de Bakhtine dans le monde anglophone, disparu en 2016, le recueil *Nietzsche and Dostoevsky* vient compléter les excellents travaux dirigés par Bernice Glatzer Rosenthal sur la réception de Nietzsche en Russie². Dans le champ des études francophones, le livre récent de Michel Eltchaninoff *Dostoïevski, le roman du corps* (Grenoble, 2013) invitait fortement à remettre sur le métier les questions posées par la lecture croisée de ces deux écrivains. C'est aujourd'hui chose faite.

Nicolas Aude
ALITHILA
Université de Lille

2. Bernice Glatzer Rosenthal (éd.), *Nietzsche in Russia*, Princeton, Princeton University Press, 1986.